

LE VIETNAM DEPUIS 2000 ANS

Bao Dai, monarchie coloniale

Le Vietnam depuis 2000 ans - par Christopher Goscha dans collections n°62 daté janvier 2014 à la page 36 (2289 mots) | Gratuit

Comme Sihanouk, l'empereur d'Annam Bao Dai a été mis au service de la République coloniale. Mais lui, en 1954, n'a pas su s'imposer en icône nationale.

A la fin des années 1880, les Français ont conquis l'empire du Vietnam, l'ont divisé en trois parties (la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin), au sein d'un État colonial indochinois aux côtés du Cambodge et du Laos. Les Français mettent sous tutelle la monarchie vietnamienne. Monarchie toute théorique, puisque les colonisateurs la vident de ses pouvoirs réels et réduisent son contrôle territorial sur la partie centrale de l'Annam.

Un nombre croissant d'administrateurs coloniaux ne cesse pour autant d'utiliser la monarchie comme une arme politique. Pierre Pasquier, arrivé en Indochine en 1898 et résident supérieur en Annam après la Première Guerre mondiale (puis gouverneur général de l'Indochine de 1928 à 1934), publie en 1929 une somme érudite sur la monarchie, *L'Annam d'autrefois*. Dans les années 1910, il travaille en étroite collaboration avec le radical-socialiste Albert Sarraut, deux fois gouverneur de l'Indochine (1911-1913 et 1916-1919) et appelé à devenir l'idéologue colonial le plus important de la III^e République, après « le Tonkinois » Jules Ferry. Les Vietnamiens continuent de contester le pouvoir français et tous deux en sont alors bien conscients.

FAÇONNER UN SOUVERAIN LOYAL

Pendant la Grande Guerre, Pasquier et Sarraut déjouent plusieurs tentatives anticolonialistes visant à rallier les rois coloniaux à la cause nationaliste. En 1916, la rébellion menée par le roi Duy Tan (arrêté et envoyé en exil à la Réunion) les choque profondément. La propagation du communisme commence également à les préoccuper. Depuis la révolution d'octobre 1917 et la création deux ans plus tard du Komintern, Sarraut suit de près les tentatives soviétiques de soulever le monde colonisé.

Sarraut et Pasquier s'attellent de concert à façonner un souverain colonial loyal en la personne du jeune prince de la dynastie Nguyen, Bao Dai. Le futur empereur, né en 1913, doit incarner la politique de « collaboration franco-annamite », élaborée par Sarraut et explicitée à Hanoi en 1919. Des milliers de Vietnamiens ont soutenu la France lors de la Grande Guerre et attendent des réformes en retour. Le but affiché est de réformer le pouvoir et d'augmenter la participation politique des Vietnamiens pour bâtir la nouvelle Indochine. L'autre objectif, gardé plus discret, est de s'appuyer sur la monarchie pour légitimer sa politique de collaboration, de combattre les nationalistes et les communistes et d'associer la « masse paysanne » à la France à travers l'intermédiaire symbolique de l'empereur.

En 1922, Pasquier rédige des instructions très détaillées quant à la manière d'élever le jeune prince. Ce processus doit être entamé en France, assure-t-il, mais parachevé en Annam. Bao Dai doit être tout à la fois moderne (français) et traditionnel (annamite). Sarraut et Pasquier ont soustrait le prince aux siens avec le consentement de son père mourant, le confient aux soins d'une famille française et

l'envoient à Paris où il grandit et reçoit la meilleure éducation aristocratique. A la mort de son père, il retourne brièvement à Huê en 1926 pour être couronné, puis repart à Paris.

En métropole, la IIIe République mobilise son jeune monarque pour atteindre des objectifs coloniaux plus larges. Lors de l'Exposition coloniale internationale de 1931, ils organisent autour de Bao Dai une extraordinaire mise en scène républicaine. Le jeune monarque porte la robe impériale vietnamienne et joue son rôle traditionnel et exotique au sein d'un rituel républicain soigneusement préparé pour glorifier l'empire. Bao Dai se tient assis au centre de la cérémonie inaugurale. Il partage la section « VIP » auprès de personnalités telles que le maréchal Lyautey, alors résident général du Maroc, tandis que le président de la République Gaston Doumergue prononce le discours d'ouverture. Sarraut et Pasquier, en grande tenue, descendent les marches à ses côtés.

Aucun autre souverain colonial n'eut droit à une telle invitation ni ne fit l'objet d'un tel étalage symbolique de paternalisme. Non seulement l'empereur Nguyen incarnait la collaboration entre la France et le Vietnam, mais il symbolisait l'empire de la IIIe République. Reste que Bao Dai n'adressa jamais la parole à ses sujets lors de ce « sacre colonial ». Les Français ne furent certainement pas ses sujets. L'ironie de la monarchie coloniale est que l'empereur Bao Dai symbolisait lui-même le « sujet colonial » de l'empire français¹.

LA SOLUTION SARRAUT

A la suite de très grandes révoltes nationalistes et communistes dans le centre et le nord du Vietnam lors de la crise économique mondiale, Pasquier, désormais gouverneur général de l'Indochine, s'allie de nouveau avec Sarraut, devenu ministre des Colonies. Il s'agit à présent de faire revenir l'empereur à Huê pour s'en servir contre ceux qui menacent l'ordre colonial. Dans une lettre privée à Pasquier, Sarraut insiste sur la nécessité qui s'impose au gouverneur général de mobiliser l'empereur et le pouvoir céleste qu'il incarne afin de rallier le peuple contre ceux qui souhaitent retourner les paysans contre les Français. *« Il faut, et j'y insiste, que Bao Dai [ait] le sentiment que nous voulons la grandeur de son règne, qu'il ne sera pas une sorte de fantoche, et qu'on ne le dégoûtera pas plus ou moins rapidement par une sorte de subordination que sa fierté supporterait mal, du trône auquel nous l'avons préparé. [...] Je vous dis cela mon cher Pasquier avec une certaine émotion : je ne pourrais pas me faire à l'idée que nous allons louper l'expérience qui va se faire avec lui. »*

Dès que Bao Dai retourne en Annam en septembre 1932, Pasquier le pousse à sortir de son palais et l'envoie effectuer une série de tournées méticuleusement orchestrées dans les régions récemment secouées par les révoltes. Sarraut et Pasquier sont convaincus que les paysans insurgés restent, au fond, conservateurs et profondément attachés à la monarchie.

Le nouveau ministre des Colonies, Paul Reynaud, est lui aussi favorable à l'idée d'autoriser Bao Dai, d'esprit réformiste, à prendre la tête d'un gouvernement royaliste pour l'Annam en 1933, en tandem avec un conservateur de confiance, Pham Quynh, et un jeune administrateur catholique et réformiste nommé Ngo Dinh Diem. Mais lorsque Bao Dai et Diem proposent de réelles réformes, Pasquier leur oppose une fin de non-recevoir. Diem démissionne, persuadé que la collaboration franco-

annamite n'est qu'une duperie. Lorsque Pasquier meurt en 1934, l'empereur, indifférent, renoue avec ses interminables parties de chasse en pleine forêt...

En matière de monarchie coloniale, Vichy reproduit peu ou prou ce que la III^e République a déjà fait. Confronté à l'occupation japonaise et aux menaces nationalistes, le nouveau gouverneur général Jean Decoux veut à son tour s'appuyer sur la monarchie pour rallier les Vietnamiens à la cause française. Cependant, cette politique sans originalité ne se concrétise guère, faute d'intérêt de la part de Bao Dai.

Ce dernier parvient astucieusement à maintenir à distance Jean Decoux, sillonnant les plateaux lors de longues chasses ou se trouvant commodément hors de la ville lorsque le gouverneur l'appelle. Decoux se plaint en privé en 1942 du fait que Bao Dai ne manifeste aucun intérêt pour les efforts déployés par Vichy afin d'« *augmenter le prestige de la fonction impériale* ». Comme ses prédécesseurs et successeurs républicains, Decoux oublie que la monarchie n'aura aucun crédit comme structure contre-révolutionnaire tant que la France refusera de réunifier le royaume et de doter le souverain indigène d'un semblant de pouvoir.

UNE MARIONNETTE ?

La situation est assez différente au Laos et au Cambodge, où Decoux promeut pour la première fois une politique de collaboration franco-laotienne et franco-cambodgienne, afin de contenir les Thaïs qui ont pris position en Indochine occidentale depuis 1941 avec le soutien japonais. Decoux se tourne vers un jeune prince cambodgien dynamique, Norodom Sihanouk. Il préside à son couronnement en 1941 puis l'encourage à sortir du palais pour une série de tournées dans les provinces. Le jeune roi découvre son peuple tandis que la population est invitée à contempler la personne royale. Sihanouk n'oublia jamais cette leçon : comment moderniser la royauté et mobiliser sa puissance potentielle.

Le gouverneur général se rend également à Luang Prabang pour rencontrer le roi Sisavang Vong. Decoux, pour contrer les réclamations territoriales thaïlandaises, confie au roi laotien l'administration d'un ensemble de territoires laos colonisés par les Français près d'un demi-siècle plus tôt. Il s'agit d'une entité territoriale (le Laos actuel) bien plus unifiée qu'avant la conquête. Ce faisant, Decoux indique clairement qu'il n'a pas l'intention d'accorder une telle unité à l'empereur vietnamien, quand bien même le « Vietnam », contrairement au « Laos », existait d'une façon unifiée avant l'arrivée des Français.

En 1948 Bao Dai vit exilé à Hong Kong. Il sait que les Français vont de nouveau frapper à sa porte. Le fait qu'il ait abdiqué en 1945, qu'il ait supplié de Gaulle de ne pas reconquérir par la force le Vietnam, qu'il ait rejoint le nouveau gouvernement national créé par Ho Chi Minh, et qu'il s'efforce désormais de rassembler une Troisième Force avec des nationalistes non communistes ne les arrêtera certainement pas. Bao Dai connaît bien les « nouvelles » équipes gouvernementales indochinoises, leur état d'esprit et l'idéologie coloniale qui les conduit. Et pour cause. Le haut-commissaire Léon Pignon, ainsi que ses conseillers ont été en poste sous Pasquier et Decoux voire les deux.

Les nouveaux républicains sont tout aussi convaincus que leurs prédécesseurs que la monarchie peut encore être utilisée comme une arme coloniale contre les anticolonialistes, incarner la collaboration franco-vietnamienne, rallier les masses paysannes à la cause française et fournir à l'administration un instrument de

gouvernement indirect. De Gaulle a même voulu remettre Duy Tan sur le trône ! Bao Dai résiste de son mieux. Mais lorsque les Français consentent enfin à unifier le pays en 1949, alors que l'Armée rouge chinoise progresse vers la Chine du Sud, et que les Américains soutiennent la France, il accepte de revenir prendre la tête de l'État associé du Vietnam.

Toutefois, au lieu de presser les Français d'accorder une véritable indépendance, Bao Dai se retire à Dalat, fuit les tournées impériales, rejette l'idée qu'être vu de son peuple peut s'avérer un moyen d'efficacité gouvernementale. Ce refus obstiné contrarie aussi bien les Français que les nationalistes qui le croyaient capable de retourner contre les Français et les communistes l'artillerie symbolique de la royauté. Sa vie de « playboy » inspirait peu d'espoir. C'est à partir de ce moment que Bao Dai est resté gravé dans les mémoires sous les traits d'un pantin colonial.

SIHANOUK, LE CONTRE-EXEMPLE

Son sort était-il inévitable ? Tandis que Bao Dai abdique et rejoint les nationalistes en 1945, Sihanouk lui-même souverain colonial, un playboy lui aussi, accueille le retour armé des Français. Il aurait pu s'effacer comme son homologue vietnamien. Il choisit au contraire de retourner la rénovation monarchique coloniale et surtout sa propre personne contre le colonisateur et ses concurrents nationalistes, en lançant une croisade royale pour l'indépendance en 1953. Comme Mohammed V au même moment au Maroc, Sihanouk se forge une stature de roi national, défenseur du peuple, non seulement contre les communistes, mais aussi contre les Français. Une volte-face renversante et, au bout du compte, un tour de passe-passe brillant.

Lorsque son offensive diplomatique à l'étranger se solde par un échec et qu'il se fait rabrouer par les Français et les Américains, Sihanouk rentre au pays à la mi-1953. Mais, au lieu de s'enfermer dans son palais à Phnom Penh comme Bao Dai à Dalat, il renoue avec la tournée royale, l'exposition au peuple de la monarchie et de sa personne. Et, cette fois-ci, il prend en main la direction de ce mouvement désormais national. Où se rend-il d'abord ? Dans la province de Siem Reap sur les ruines d'Angkor, un lieu symboliquement chargé. Sa suite y transporte des postes de radio, des haut-parleurs, des brochures de propagande, des appareils photos. Le roi s'adresse à la foule dans un langage qu'elle peut comprendre. Il se meut au milieu d'elle. Il la touche. Sihanouk invite ses sujets à former des « forces populaires » pour « défendre la nation » contre ses ennemis. En guerre contre le Vietminh et décidés à sortir du borbier indochinois, les Français comprennent le message et cèdent. Sihanouk fait une entrée triomphale dans la capitale, salué par des milliers de Khmers, le long des 300 kilomètres qui le conduisent le 9 novembre 1953 jusqu'à Phnom Penh.

Ce faisant, il se remodèle lui-même en héros national, garant et gardien de l'indépendance cambodgienne, et en « père de la nation ». S'agit-il là d'un coup d'État ? Assurément, Sihanouk veut prendre le pouvoir dans ce Cambodge postcolonial que les nationalistes cambodgiens comptaient contrôler. Il sait qu'il passe pour une création coloniale dans un monde en voie de décolonisation. Mais il est aussi la preuve qu'un roi conçu dans les éprouvettes coloniales n'est pas nécessairement destiné à finir aux oubliettes de l'histoire. « *Messieurs, le roi est fou*, disait de Sihanouk le commandant des troupes françaises au Cambodge, *mais c'est un fou génial.* »

Après la guerre d'Indochine, alors que le pays est divisé (*cf. Pierre Grosser, p. 48*), Bao Dai, évincé par Ngo Dinh Diem, finit exilé en France, où il s'éteint dans la quasi-indifférence en 1997. Sihanouk, lui, est mort en 2012 en Chine ; sa dépouille fut rapatriée au Cambodge et il eut droit à des funérailles nationales grandioses devant le palais royal de Phnom Penh, baignées d'une impressionnante ferveur populaire. Bao Dai, même dans la mort, conserve son statut d'« empereur colonial ».

En 2006, devant sa pierre tombale au cimetière de Passy, s'étaient rassemblés sa seconde épouse, ses amis aristocrates et royalistes et des vétérans français de la guerre d'Indochine. Dans son discours, la nouvelle « Princesse d'Annam », française de souche, lut à haute voix les mots de Pasquier lors du couronnement du jeune dauphin franco-vietnamien en 1922 : « *Le jour où vous avez reçu le sceau de votre future destinée, deux grandes figures se sont penchées sur vous, pour vous sourire et vous protéger : le Sage et Vieil Annam et la Douce et Belle France*². » Finalement, la France coloniale, elle aussi tombée en poussière, continuait à virevolter autour de Bao Dai...

(Texte traduit de l'anglais par Agathe Larcher-Gosha.)

Par Christopher Goscha